

環カリブ文化研究会にご参加の皆様へ

来る3月11日(火)、昨年『カリブ - 世界論』(人文書院)を上梓された中村隆之さんを京都にお迎えして、われわれ研究会の今後に向けた「再ダッシュ」の契機と致したいと存じます。つきましては、ゲストには星埜守之さんをお招きすることになりましたので、『〈前衛〉とは何か? 〈後衛〉とは何か?』(平凡社、2010)所収の論文のなかで、星埜さんが、マルチニークの前衛詩『熱帯』に触れられていたことを思い出し、せっかくですし、第1部では同誌の1942年1月号に再録されたラフカディオ・ハーンの採話「ハチドリ」の再読を試みたいと思います。できれば、事前にお読みいただいた上で、お越しいただければ幸いです。資料としては、同『熱帯』の該当部分(伝語)、およびハーンが採話したクレオールテキスト(現代の標準書法に変換済)を用意いたしました。なお、これには『クレオール物語』(平川祐弘・編、講談社学術文庫、1991)に拙訳も収録されておりますので、ご参照ください。

それでは皆さんのお越しと前向きなご発言を、心よりお待ちしております。

2014年2月12日

西成彦

TROPIQUES

= Imprimerie =
du
≡ COURRIER DES ANTILLES ≡
32, Rue Perrinon
FORT-DE-FRANCE
MARTINIQUE

N° 4
JANVIER
1942

REVUE CULTURELLE — FORT-DE-FRANCE (MARTINIQUE)

TROPIQUES

REVUE TRIMESTRIELLE

Adresser la correspondance :

100, rue Saint-Louis

Mandat compte-chèque 10095 B.N.C.I.

PRIX — Numéro : 12 francs

Abonnements : 1 an 40 francs

*
**

Un tambour. Le grand rire du Vaudou descend des mornes. Combien, au cours des siècles, de révoltes ainsi surgies ! Que de victoires éphémères ! Mais aussi quelles défaites ! Quelles répressions ! Mains coupées, corps écartelés, gibets, voilà ce qui peuple les allées de l'histoire coloniale. Et rien de tout cela n'aurait passé dans le folklore ? Vous connaissez le conte de Colibri. Colibri, contre qui se liquent le Cheval, le Boeuf, le Poisson-Armé et Dieu lui-même. Colibri et son fidèle compagnon : le tambour !

“ Pouesson-Armé fonçait toujours. Au second coup, ce fut fini.

— Mon dernier combat, dit Colibri qui tomba mort.

Pouesson Armé, en toute hâte, ramassa un grand coutelas qui traînait par là, coupa la tête de Colibri, la mit sous la pierre de taille dans la cour de la maison. Alors seulement, il prit le tambour et l'emporta”. (L. Hearn. Trois fois bel conte...)

*
**

Et maintenant, que reste-t-il ? La Faim, la Peur, la Défaite. Le grand circuit triangulaire et ses monotones escales. Ce qui reste ? Colibri, le vaillant colibri est bien mort. Son tambour ne bat plus la charge. Alors, il reste, à côté du Crapaud mutilé, à côté du Tigre, bête à en oublier sa force, il reste... Lapin, lapin le faible, comme Colibri, mais Lapin le madré, le rusé, le roublard... le lâcheur. Abatardissement de la race. Voilà le grand fait. Les solutions individuelles remplacent les solutions de masse. Les solutions de ruse remplacent les solutions de force.

Que reste-t-il ? Les petits malins, les astucieux, ceux qui savent y faire. Désormais l'humanité se divise en deux groupes : ceux qui

savent et ceux qui ne savent pas se débrouiller. Admirable résultat de deux siècles de civilisation !

*
**

Il était une fois un homme noir accroché à la terre noire...

Aimé CÉSAIRE et René MÉNIL.

INTRODUCTION

AU

FOLKLORE MARTINICAIS

Il était une fois ...

Qu'on ne s'attende point à trouver ici des cosmogonies ou des métaphysiques. Ni même l'expression des grandes aventures sentimentales qui marquent l'homme. La pensée comme le sentiment est un luxe.

Il était une fois, une fois de malheur, une fois de misère et de honte, un homme noir accroché à la terre noire....

*
* *

Qu'on le prenne comme on voudra, c'est un peuple qui a faim. Pas un conte où ne revienne — vision de ripaille ou de saoulerie — cette obsession des ventres vides. C'est Hearn qui le signale : " Pauvre Yé, tu vis encore pour moi d'une façon intense ailleurs que dans ces histoires de boire et de manger qui révèlent si cruellement la longue faim de ta race d'esclaves. Car je t'ai vu couper la canne à sucre sur les flancs de montagnes bien au-dessus des nuages. Je t'ai vu grimper de plantation en plantation, le coutelas à la main ; je t'ai vu grimper à travers les bois grouillants de serpents jusqu'à quelque cratère éteint pour cueillir un chou palmiste, toujours affamé, toujours sans ressources "

Qu'il s'agisse de Yé, de Nanie-Rosette, du conte de dame

Kélément, l'inspiration reste la même : la misère, la faim. Toujours la même revanche du rêve sur la réalité. Magnifique revanche. A nous le ciel des bombances ! Et c'est à la conquérir, la bombance, qu'un Ti-Jean-l'oraison, qu'un St-Jean Bango doivent le meilleur de leur gloire. Et même quand manger n'est pas l'idéal, l'idéal reconnu par la morale, il reste du moins la tentation suprême, irrésistible, la forme la plus attrayante et la plus perfide du péché. Vous le savez, Nanie-Rosette, prisonnière du rocher, guettée par le diable pour n'avoir pas su résister à la succulence du " féroce ".

Boire, manger, toujours incessamment repris, le même rêve. Ne sourions pas, à ces " naïvetés ". Sous une forme de prime abord puérile, mais, en tout cas, directe, document historique d'une valeur inestimable. Quand on aura dépouillé toutes les archives, compulsé tous les dossiers, fouillé tous les papiers des abolitionnistes, c'est à ces contes que reviendra celui qui voudra saisir, éloquente et pathétique, la grande misère de nos pères esclaves.

Et voilà qui révèle le mécanisme secret du merveilleux. Quand l'homme écrasé par une société inique cherche en vain autour de lui le grand secours, découragé, impuissant, il projette sa misère et sa révolte dans un ciel de promesse et de dynamite. (1)

(1) note a)

Le rusé fils de Yé ramène l'abondance sous le toit paternel c. f. Hearn : " Alors la mère prépara un calalou-crabes, un gros tonton-bananes, matété cirique, plusieurs calebasses de couscayes, deux régimes figues, en somme un très beau dîner avec une chopine de tafia pour arroser le tout "

note b)

Rappelons qu'il fallut une loi (loi du 18 juillet 1845), une ordonnance (ord. du 5 juin 1846), une circulaire ministérielle (13

*
* *

Après le cycle de la faim, le cycle de la peur. Le maître et le compagnon d'esclavage, le fouet, et la délation. C'est l'époque où des aventuriers, blancs ou nègres, se spécialisent dans la chasse " aux marrons " ; l'époque où les molosses fouillent ravins et montagnes ; celle où la délation assure la liberté au traître. Autant dire le temps de la Peur, de la grande Peur et de l'universelle Suspicion.

D'où l'étrange et caractéristique mythologie du zombi. Tout est zombi. Lisez, méfiez-vous de tout. Leurs formes rassurantes ou charmantes ? Leurre ! Piège ! Attention au crabe qui claudique dans la rue, au lapin qui détale dans la nuit, à la femme trop aimable et trop aguichante : zombi, zombi vous dis-je ! Comprenez que contre vous, conspirent l'humanité et l'animalité et la nature toute entière.

" Zombi, écrit Hearn, le mot est plein de mystère, même pour ceux qui le créèrent. . . Le zombi vous trompe sous l'apparence d'un compagnon de voyage, d'un vieux camarade, comme les esprits du désert des Arabes ; ou même sous la forme d'un animal ".

Ne le confondez pas avec le vulgaire revenant devenu Zombi lui aussi par un abus de langage. Ne le confondez pas davantage, avec le Zombi haïtien, ce doux et consciencieux robot, ce mort vivant de bonne volonté. Autrement brutal le phénomène martiniquais. On a peur. On se méfie. De quoi ? De tout. Du mal qui s'affirme, comme du mal qui se camoufle. Gardez-vous de l'être ; mais encore, gardez-vous du paraître. . .

juin 1846), un arrêté du gouverneur (octobre 1846) pour régler que le maître devait à son esclave par semaine 6 livres de farine de manioc et 1 kg et demi de morue ; signe que l'ordinaire de la nourriture demeurait partout au-dessous de ces modestes proportions.

CONTE COLIBRI

- Bo-bonne fois...
— Trois fois bel conte !

Il était une fois... .

Il y a longtemps, longtemps.

En ce temps-là, le Diable n'était encore qu'un tout petit, petit bonhomme.

*
* *

Or donc, le Bon Dieu voulait faire une route et les nègres prétendaient ne savoir travailler qu'au son du tambour. Un seul tambour il y avait sur la terre : le tambour de Colibri.

Dieu manda le Cheval..

— Chouval, mon fils, va-t-en chez Coulibri lui demander son grand tambour. S'il refuse de me le prêter... frappe !!!

Chouval s'en va :

Placata, Placata, Placata.

Il arrive chez Colibri

— Bonjour Coulibri !

— Bonjour Chouval !

— Bon Dié, mon maître, te demande de lui prêter ton grand tambour.

Coulibri répond, l'effronté :

— Tu diras à Bon Dié, ton maître, qu'il aura le tambour... quand ma tête sera sous la pierre de taille, dans la cour de ma maison.

Chouval se cabre. Coulibri comprend qu'il faut se défendre. Sans perdre la carte, il appelle Crapaud, son nègre.

Crapaud veut bien "manier" le tambour, n'est-ce-pas ?

Alors Crapaud escaladé le tambour, le fait sonner. Il commence à chanter :

"Ingoui, ingoua ; gombou-lé zombis,

Bambous-lé-bois, bambous-lé-zombis ;

Ingoui, ingoua ; bam si boin, tambingoui

Tambingoua ;

Timb si moin prêté pou renne. "

Et aussi, comme pour les zombis :

" Ingoui, ingoua, gomboulé zombi

Bam ou lé ga, gomboulé zombi

" Ingoui, ingoua, bam si gouin, timb,

Min gouï ; tamb min goua

B'ann si moin prêté pou renne. "

Chauffe, chauffe, Crapaud !

Des pieds, des yeux, Chouval lance feux et flammes...

*
* *

Coulibri y perdit quelques plumes. Mais le beau courage de la petite bête, vous le savez, vous autres ?

Il tourne, il tourne, au dessus, autour de la tête de chouval et
Zip, Zip, dans les yeux!!!

Voilà Chouval aveugle comme Toupie.

Chouval en a les sangs tournés, il détale, et vite comme vous pensez.

Il n'y voyait point. Il arrive pourtant chez le Bon Dieu, lui montre ce qu'a fait de lui cette bestiole.

Le Bon Dieu n'est pas content.

Sa bile s'échauffe.

Il appelle le Bocuf :

— Bef, mon fils, tu as des cornes, toi, tu en viendras à bout.
Ah ! la maudite engeance ! tu vois ce qu'il a fait de Chouval, Coulibri ;
va le corriger.

Bef s'en va, faraud comme un Docteur. Il tuera Coulibri, certes !

Il arrive

— Bonjour. Coulibri !

— Bonjour, Béf !

— Bon Dié, mon maître, vous demande votre grand tambour
"bel air".

Coulibri ne répond même pas : il fonce. Bef ne s'est pas mis
en garde, qu'il a les yeux hors de la tête.

Cependant Crapaud "maniait" le tambour de toute sa force :
Coulibri y puisait son courage.

" Ingoui, ingoua ; gomboulé zombis

Bambous-lé-bois, bambous-lé zombis

Ingoui, ingoua ; bam si boin, tamingoui

Timbingoua ;

Timb si moin prété pou renne" .

* * *

" Ingoui, ingoua, gomboulé zombi

Bam ou lé ga, gomboulé zombi

Ingoui, ingoua, bam si gouin, timb,

Min goui ; tamb min goua

Bann si moin prété pou renne. "

Cette fois le combat fut bref :

Tac !

Pauvre Bef s'enfuit comme Chouval. Il arriva hors d'haleine près
du Bon Dieu. Le Bon Dieu était encore plus fâché.

Il roula son tonnerre.

Et il poussa un grand cri.

Alors vint Poisson Armé.

Il l'envoya contre Coulibri.

Poisson Armé s'en fut : celui-là était sûr de son affaire.

*
**

Coulibri n'était plus du tout le même. Il avait laissé bien des plumes dans les cornes de Bef ! Et aussi, Bef l'avait blessé aux aisselles.

Quand il vit Poisson Armé, un petit froid lui saisit le corps. Personne ne s'en aperçut : Petite bête, oui, mais petit César : ne le savez-vous pas, vous tous ?

A la Bête-à-piquants, il répondit, l'air tranquille :

— Bonjour, Pouesson Armé !

Tout de même il se sentait paresseux de se battre. Avant de se mettre en train il dit à Crapaud :

— Crapaud, mon fils, t'en prie, s'il te plait, tape fort. Chauffe-moi ce tambour, hein !

Crapaud ne se le fit pas dire deux fois : ses doigts saignaient tant il frappait dur.

Pouesson Armé s'enroula comme boule piquante, rentra ses yeux et attaqua. Pauv'Coulibri, au premier choc, eut le corps tout labouré.

Tape donc, Crapaud : chauffe-moi ce tambour voyons !

Crapaud suait l'encre :

“ Bambous-lé-bois, bambous-lé-zombis ”.

Il chantait, il chantait...

Pouesson Armé fonçait toujours. Au second coup ce fut fini :

— Mon dernier combat, dit Coulibri qui tomba mort.

Pouesson Armé, en toute hâte, ramassa un grand coutelas qui traînait par là, coupa la tête de Coulibri, la mit sous la pierre de taille, dans la cour de la maison.

Alors seulement il prit le tambour et l'emporta.

Amis, je ne saurais vous dépeindre la frayeur de Crapaud. Non, je ne saurais. Il s'enfuit, il s'enfuit si vite que dans sa course précipitée, sa queue resta prise sous le tambour...

Et voilà pourquoi le Crapaud n'a plus de queue.

Lafcadio HEARN.

GEORGES GRATIANT

CONTES CRÉOLES

En ce temps là, le diable était déjà devenu vieux, mais il n'était pas encore descendu aux Enfers. Il s'était installé très loin dans la Montagne.

J'ai dit que le diable était vieux, donc il était laid et ne trouvait plus de femmes. Or, il y avait dans le pays une femme plus jolie que toutes, qui s'appelait Artémise. Elle avait donné son coeur à Jô, qui était beau, jeune et courageux. Un soir, qu'il y avait dans le ciel rien qu'un mince croissant, pareil aux cornes du diable, Artémise et Jô s'éloignèrent de toutes les cases pour se dire leur amour. Tout à coup, ils entendirent un grand bruit, comme si le Bon Dieu roulait le tonnerre. Ils levèrent la tête et virent qu'il n'y avait point d'orage dans le ciel, mais ils virent que les cornes lumineuses filaient de plus en plus vite le long des nuages. Ils pensèrent que c'était là une bien mauvaise nuit et se décidèrent à rentrer. Mais Artémise fut brusquement happée par le noir et Jô ne sut la retenir, malgré des efforts désespérés. Il entendit une dernière fois les cris de sa fiancée se perdre dans la montagne.

Le lendemain matin, Jô alla trouver la sorcière. Il lui remit comme " rapport " la petite touffe de cheveux d'Artémise qu'il portait toujours avec lui, dans un petit sac de coton rouge. La sorcière lui révéla où se trouvait Artémise.

Jô partit aussitôt vers la maison du Diable. Il arriva devant une grotte taillée comme une porte. La route avait été si longue, que déjà la nuit tombait. Il vit le Diable lui-même, qui rentrait chez lui, les bras chargés de belles étoffes. Jô pensa que le diable voulait faire d'Artémise sa femme. La colère et l'amour lui rendirent son courage. Il suivit le Diable à petits pas et vit que la caverne avait trois portes se succédant. Un démon gardait chaque porte.

Le premier avait une bouche démesurée, fendue jusqu'aux oreilles et des mâchoires énormes. Assis sur un tas de pierres, il jouait

avec elles comme on joue aux " toulites " et quand les pierres s'entrechoquaient dans sa main, il en sortait des étincelles, car c'était des pierres-tonnerre. De temps en temps, il s'arrêtait de jouer, pour manger les pierres que ses mâchoires broyaient à grand bruit.

Le second démon avait une langue qui ressemblait à un gros congre et qu'il ne pouvait jamais rentrer, faute de place dans sa bouche où la mettre. Il s'en servait pour rassembler les cendres d'un boucan constamment dispersées par le vent des trois portes.

Le troisième démon avait de larges pieds crochus, garnis de griffes et ses mains étaient pareilles. Il buvait dans unealebasse, l'eau qu'il descendait prendre au fond d'un grand puits.

Tous les trois avaient le même air douloureux et le même regard haineux. Jô comprit combien il lui serait difficile de pénétrer chez le Diable. Il regagna sa case, presque désespéré. Mais la nuit lui ayant porté conseil, il se présenta dès le lendemain à la première porte du Diable.

— Bonjour diable, dit-il au premier. Je viens pour prendre ma fiancée que ton maître m'a volée.

— Sors d'ici, lui dit Diable-la-misère, car j'ai assez faim pour te dévorer tout entier ce matin. Vois, je suis condamné à ne manger que ces pierres.

— Pauvre diable, prends ce pain que je t'ai porté et laisse moi passer, je t'en supplie.

Diable-la-misère prit le pain, ferma les yeux et Jô fut à la deuxième porte.

— Bonjour diable, dit-il, je suis pressé, laisse-moi passer, j'ai mon amoureux qui m'attend.

— Je souffre trop pour te répondre, ma langue n'est qu'une plaie. sors d'ici ! lui dit Diable-du-feu.

— Pauvre diable ! Repose ta langue et prends ce balai que je t'ai porté. Tu t'en serviras pour les cendres brûlantes.

Et c'est ainsi que Jô fut à la troisième porte.

— Bonjour diable, lui dit-il, ma fiancée est pleine de chagrin, laisse-moi donc aller la chercher.

Diable-la-soif posa lentement saalebasse et lui dit :

— Sors d'ici tout de suite, si tu ne veux pas que je t'égorge pour boire ton sang. Vois, je suis condamné à descendre dans ce puits chaque fois que j'ai soif. Quand je remonte, j'ai encore soif.

— Pauvre diable. Prends cette corde, tu y attacheras ta calebasse et tu seras moins fatigué.

Diable-la-soif prit la corde et, Jô, guidé par l'amour, trouva Artémise qu'il enleva en courant. Au bruit qu'ils firent, le grand Diable qui reposait sa vieillesse, se leva. Il se tint, immobile d'abord, étonné par la hardiesse de celui qui avait osé entrer chez lui. Puis il eut un rire effroyable qui cloua sur place les deux amoureux. Dès qu'ils eurent repris leur course, se tenant par la main, Diable cessa de rire et toujours immobile, sûr de sa puissance, il s'écria :

“ Diable-la-soif ! Prends le jeune homme qui passe et noie-le moi dans le puits ! ”

— Non, je ne le noierai pas, car c'est lui tout à l'heure qui m'a donné une corde qui me rend un grand service. Diable n'eut pas le temps de se fâcher que Jô entraînait Artémise par la deuxième porte.

— Diable-du-feu ! Prends le jeune homme et brûle-le ; brûle-le ! te dis-je. Et Diable-du-feu continuait à balayer paisiblement ses cendres, faisant mine de ne rien entendre.

— Diable-la-misère, Diable mon fils ! Toi qui te plains d'avoir toujours faim, prends le jeune homme et mange-le !

Et cette fois, il y avait dans son ordre comme un petit brin de supplication.

Et Diable-la-misère répondit qu'il ne pouvait pas manger celui qui justement venait d'apaiser sa faim avec un si bon pain.

Et c'est ainsi que Jô victorieux, entraîna Artémise, au bas du morne du Diable.

Le lendemain ils se marièrent et il y eut un grand banquet. Et même que, me baissant sous la table pour ramasser un os qu'un invité rassasié avait laissé tomber, je reçus un coup de pied qui me projeta jusqu'ici pour vous conter l'histoire.

(recueilli et traduit par Georges Gratiant)

II

Ce soir-là, la lune était claire dans le ciel. Compère Lapin, joyeux, fit quelques cabrioles ; mais Tigre, précis au rendez-vous, restait méfiant et grognon. Il pensait que si l'affaire était bien bonne, Lapin ne l'aurait pas appelé comme associé. Mais sa gourmandise, prenant le dessus, il était là.

Il s'agissait d'aller voler la viande du roi. Mais Lapin n'était pas si bête d'emmener l'un des magnifiques taureaux hors de la savane du Roi, comme le désirait Tigre. Il savait que Chien-fer, le gardien, le découvrirait dès l'aube grâce à l'odeur particulière d'une herbe dont il frottait les cornes de son troupeau. Il ne fallait pas penser davantage à emporter les quartiers d'un boeuf tué sur place, car Chien-fer le saurait aussitôt. Ne disait-on pas partout et tout bas, que Chien-fer avait des petites cornes de diable qui lui poussaient à l'angélus

du soir et que c'était bien pour cela que le roi en avait fait le gardien de ses bêtes.

Lapin conduisait donc son compère le Tigre parmi le troupeau endormi, quand il découvrit un énorme boeuf noir qui dormait en ronflant derrière une touffe de bois-ti-baume. Il expliqua à Tigre qu'il fallait faire une entaille dans la peau du ventre du boeuf avec ses griffes, et qu'ils entreraient à l'intérieur de la bête, sans toutefois la réveiller, par la fente ainsi ménagée.

Ils pourraient alors se régaler jusqu'au matin, puis s'en aller sans bruit comme ils étaient venus, avant le réveil de Boeuf et avant surtout l'arrivée de Chien-fer, le gardien.

Tigre mangeait sans inquiétude et ne prêtait qu'une oreille distraite aux conseils de Lapin qui ne cessait de lui recommander de respecter le coeur du boeuf :

— " Si tu y touches, disait Lapin, il s'arrêtera et s'il s'arrête, c'est la mort du boeuf et la nôtre aussi, car Chien-fer cherchera et saura. Il nous livrera tous deux au Roi et nous serons tous deux pendus par la langue. "

Tigre gourmand, fouilla si près du coeur, qu'il en cassa malencontreusement le fil. Le coeur s'arrêta net et le boeuf mourut. Et Lapin effrayé et Tigre découragé virent le jour entrer par les yeux du boeuf et comprirent leur malheur. Chien-fer vociférait contre le criminel qu'il se promettait bien de découvrir. Il donna des ordres à ses valets les bouchers pour débiter le taureau, puis alla avertir le Roi. Les chiens bouchers se mirent en devoir de préparer un grand feu pour l'eau chaude et de dépecer l'animal au plus vite pour que la viande fût fraîche. Lapin pensa qu'il ne fallait pas se laisser découvrir à l'intérieur. Il ne fallait pas davantage penser à sortir sans être immédiatement capturé. Rusé et connaisseur, il eut une idée de génie et conseilla à Tigre de s'enfouir dans les gros boyaux tout pleins de saletés. Ils seraient bientôt jetés quelque part, Tigre et boyaux, et celui-là pourrait alors disparaître à son aise. Tigre, tout peureux, s'enfonça dans l'intestin,

jouant des pattes et des épaules et faisant déborder au dehors des tas de saletés. Lapin, connaissant son affaire, fit un tout petit trou dans la vessie (la blague à pissat), puis, une fois l'urine écoulée s'y installa de son mieux sans être trop mouillé.

Les chiens-bouchers qui avaient dépecé le boeuf, allaient tout d'abord se débarrasser des déchets. S'emparant de la vessie où Lapin avait pris place, ils la balancèrent derrière la touffe de bois-ti-baume, sachant que manicous, mangoustes et rats s'en régèleraient. Lapin, prompt comme l'éclair, fit un bond si léger, que personne ne put dire, si c'était une illusion, ou s'il était sorti vraiment de la blague à pissat.

Il s'écria aussitôt :

— " Eh bien, messieurs Chiens ! C'est ainsi que vous jetez toutes vos cochonneries, sans peur de salir le bon monde qui passe. Prenez donc quelques précautions avec un homme en blanc qui va voir sa fiancée. "

Il faut dire que Lapin est un monsieur qui est toujours fiancé et qui ne se marie jamais.

Les Chiens, toujours contents de rencontrer Lapin, le malin des malins, s'excusèrent et lui firent part de l'énorme besogne qu'ils avaient ce matin là. Lapin leur offrit un coup de main qui consista — on s'en rendit bientôt compte — en la direction du travail. Les langues allaient plus que les bras, et chacun donnait son idée sur le criminel éventuel. Lapin émit la sienne.

Il soupçonnait Tigre, disait-il, ayant reconnu les empreintes de ses griffes sur la peau du ventre du boeuf. Et au moment où les boyaux allaient être jetés au dehors du ventre, tout le monde aurait été déjà convaincu de la culpabilité de Tigre, si on ne se méfiait trop des propos de Lapin à l'égard de Tigre, à cause de l'animosité connue entre ces deux compères que l'on voyait souvent ensemble, jamais d'accord ; toujours associés et concurrents en même temps ; l'un vorace, brutal et fort, l'autre malin, malin, malin.

— “ Regardez les boyaux, leur disait Lapin, je les vois bien gros et comme je connais Tigre, il est capable de tout ”.

Les gens étonnés tendirent le cou pour mieux voir. Lapin, muni d'une tige de fer servant à ramener le feu, piqua quelque part. On entendit un grognement caractéristique et l'on comprit qu'une masse vivante habitait l'intestin. Ce fut une joie générale chez les chiens-bouchers, mêlée toutefois d'une certaine inquiétude. Joie de découvrir effectivement un coupable, joie d'avoir bonne récompense, mais inquiétude quant aux crocs méchants d'un mécontent dangereux. Il ne fallait pas penser à abandonner pour cela, le travail de Chien-fer, le maître. Et ce fut un soulagement quand Lapin leur dit :

— “ Laissez-moi faire mes amis ! Je m'en vais châtier ce misérable de Tigre comme il convient ”.

Puis on vit Lapin qui avait toujours une secrète revanche à prendre sur Tigre, s'armer de la tige de fer dont le bout avait rougi au feu et scruter minutieusement les gros boyaux, cherchant le derrière de Tigre, à travers le parchemin tendre. Il repéra si bien les lieux et visa si adroitement, que l'on vit la tige brûlante s'enfoncer à travers Tigre comme une épée dans son fourreau. Il y eut comme un léger bruit de friture et une forte odeur de viande rouscie.

Déchirant le boyau ténu, pauvre Tigre ne fit qu'un bond, se retrouva sur ses quatre pattes à cinquante cinq mètres de là, tout bardé de matières et le feu au derrière. Il ne prit même pas le temps de se retourner pour essayer de distinguer à qui étaient ces voix railleuses qui lui criaient : “ Tigre Kiouboulé ! Tigre Kiouboulé ! ”

Il courut comme une flèche vers la rivière où il trempa son derrière, jusqu'à bon soulagement. Chiens-bouchers, Chien-fer leur maître, Lapin, le Roi lui-même se mirent à rire. à rire de Tigre, pendant des jours, des jours et des jours.

(*Recueilli et traduit par Georges Gratiant*)

2

Pweson-Arme te ka gounmen toujou. Sougon kou'y voye asou Koulibri.
Sa te fini. Koulibri kriye: "Mwen fini bat jòdi-a"; epi i tonbe mò.

Pweson-Arme pa pèdi tan. I pwan yon gwo koutla ki te la; i koupe tèt
Koulibri; epi i met tèt-la anba roch piè di tay adan lakou-a; i pwan tanbou-a, epi
pòte'y ale.

Zanmi, pou mwen di zòt frayè Krapo-a, mwen pa kapab. Li pwan couwi,
li pwan kouwi si vit, lake'y te rete pwi anba tanbou-a.

- Se depi jou-a, Krapo pa tini lake.

Kont Koulibri

Bo-bon fwa...

Twa fwa bèl kont!

Te ni lontan, lontan, Djab te tou ti bonnonm tan-an.

Bon-Dje te ni yon gwan chimen pou fè.

Tou nèg te ka di yo pa sav travay san tanbou.

Te ni yon sèl tambou asou latè: Koulibri te ni tanbou-a.

Bon-Dje kriye Chouwal; -- e di Chouwal kon sa:

"Chouwal, monfi, ou ke ale oti Koulibri, ou ke mande li ban mwen gwan tanbou. S'y pa le, ou gounmen epi'y."

Chouwal pati, *plakata, plakata, plakata*, jouk i rive oti Koulibri.

"Bonjou, Koulibri."

"Boujou, Chouwal."

"Bon-Dje, mèt-mwen, ka mande'w gwan tanbou, ou pwete."

Koulibri pwan yon ti lè fwonte, li reponn Chouwal kon sa:

"Ou ke di Bon-Dje, mèt-ou, i ke ni tanbou-a anni tan tèt-mwen ke anba piè di tay adan lakou-a."

Chouwal mate anlè. Koulibri te wè te nesese defann kò-y. I pa pèdi lakat; i ele krapo, ki te nèg-li.

"Krapo, ou le biyen maniye tanbou-a, anh?"

Alòs, Krapo, janbe tanbou-a i fè rezonnen, *klip, klip, klip, klinm, klinm*, e koumanse chante:

"Ingwi, ingwa; gonboule zonbi

Banbou-le-bwa, banbou-le-zonbi

Ingoui, ingoua; ban si bwan, tanbingwi, tanbingwa;

Tin si mwen pwete pou ayen."

Sa te ka chòfe, te ka chòfe. Chouwal-la te ka voye zeklè pa zye-y, pa pye-y. Koulibri pèdi kèk plinm; me zòt sav ti bèt-la plen kouraj. I fè larond anlè tèt chouwal-la; i bay zip, zip dan zye-y; i renn li koki kon Alikio.

Chouwal kaye; e mete pye kochon deyo, biyen vit, ou tann! Magre i te avèg, e rive oti Bon-Dje, pou fè'y wè sa ti bèt-la te ka fè'y.

Bon-Dje koumanse fache; labil-y bouyi, i kriye Bèf. .

"Bèf, monfi, ou tini còn-ou; ou ke pe vini bout move ti kalite bèt-la yo ka kriye Koulibri; ou ka wè sa i te fè Chouwal; ale gounmen epi'y."

Bèf pati faro epi ti lè doktè-y, i te biyen si tchwe Koulibri.

I rive; e di Koulibri kon sa:

"Bonjou, Koulibri."

"Bonjou, Bèf."

"Bon-Dje, mèt-mwen, ka mande'w gwan tanbou bèlè, ou pwete."

Koulibri pa menm reponn li; e fè anni voye asou'y. Avan menm Bèf-la te ni tan gade kò'y, de zye-y te ja sòti tèt-li.

Tout tan gounmen-an, Krapo te ka bat tanbou-a epi tou lafòs-y; sa te ka bay Koulibri kouraj.

"Ingwi, ingwa; gonboule zonbi

Banbou-le-bwa, banbou-le-zonbi

Ingoui, ingoua; ban si bwan, tanbingwi, tanbingwa;

Tin si mwen pwete pou ayen."

"Ingwi, ingwa; gonboule zonbi

Banbou-le-bwa, banbou-le-zonbi

Ingoui, ingoua; ban si bwan, tanbingwi, tanbingwa;

Tin si mwen pwete pou ayen."

Fwa-ta-la, gounmen-an pa te ka dire yon tak. Pòv Bèf, i pati kon Chouwal-la; e pwan kouwi san pwan lalènn jouk i rive oti Bon-Dje-y. Bon-Dje te fache, i te ankolè kon tout; i roule tonnè, epi i kriye. Pweson-Arme vini. I voye Pweson-Arme gounmen epi Koulibri. Pweson-Arme pati. Tala te si zafè'y.

Apa, Koulibri-a pa te biyen pòtan, i te ka pèdi anpil plinm adan kòn Bèf; epi Bèf-la te ka blese'y tou anba zesèl. Sito i wè Pweson-Arme vini, e santi yon ti fwèt pase nan kò'y; poutan i pa te kite moun wè ayen. Zòt sav ti bèt-la ye kon yon ti Seza; i reponn bèt-a-pikan-lan epi yon ti lè si.

"Bonjou, Pweson-Arme."

Tout menm, i te ni laflanm biyen fò. Avan i koumanse gounmen-an, i kriye Krapo:

"Krapo, monfi, tanpwi souple, maniye tanbou-a fò, ou tann, chòfe tanbou-a biyen!"

Krapo pa fè'y di de fwa; dwèt-y senye tank i te ka konye fò.

Pweson-Arme, i roule kon yon boul pikan, i fwonse zye, epi i voye asou Koulibri.

Pòv Koulibri santi tout kò-y laboure poumye kou; i kriye Krapo:

"Krapo, maniye tanbou-a, chòfe tanbou-a!"

Krapo-a te ka siye lank, afòs i te ka chante:

"Ingwi, ingwa; gonboule zonbi

Banbou-le-bwa, banbou-le-zonbi"

クレオール民話——三題

まえがき——クレオール民話について（小説『ユマ』より）

空が晴れて暑い晩などによくあったことだが、奴隷たちは夕食のあと昔話を聞きに集まった。語り部は、肉体労働を免除された老人たちで、男もいたし女もいた。これらの風変わりな物語は、読書には縁のない人々が伝える非文字文学の精華と云っていい。かつては、おとなも子どもも、白人も黒人も、分けへだてなく楽しんだ。植民地独特の雰囲気、これは決定的な影響力を及ぼした。

ベケの子どもを預かる乳母は、だれもがストーリーテラーだった。白人の子どもが、最初に空想力を養われるのは、乳母の御伽話を通してであった。こうして一度アフリカナイズされた空想力は、後に公教育を受けてからも、完全に消えることはなかった。劇的なもの、突飛なもの、愛する心は、このようにして生まれた。同じような話をくりかえし聞かされることが多いが、何度聞いても飽きない話だった。なんともいえない絶妙の語り口をもって語られたからだ。

また、どの話にも簡単な歌や繰り返しが含まれている。アフリカ起源のことはばを羅列したものもあったが、多くは無意味な語呂合わせからできており、太鼓に合わせて歌うバンブーラの囃しや、カレンダ踊りの合間に入る即興詩を真似た感じだ。この音楽の不思議な魅力については、偉大な音楽家による証言がいくつもある。

さらにクレオール民話では、純粋にアフリカ風の作品も、旧世界に由来する民話や寓話をただ黒人風に翻案しただけのものも、いずれも、この土地ならではの味わいが素晴らしい。植民地特有の思想や生活習慣を反映した話は、いくら翻訳してもオリジナルな味わいを復元することは不可能だ。場面は、西インド諸島の森や丘陵地帯が主で、古い植民地風の港町の場末のこともある。ヨーロッパの民話ならば、山小屋でおきるようなことがらが、こちらでは、カーズやアジュパの名で呼ばれる、竹を組んだ壁に乾かした砂糖黍の葉を葺いた南国風の掘立小屋でおきる。「ねむり姫」を原生林のなかで発見するのも、逃亡奴隷や芋掘りだし、「シンデレラ」をはじめとするおひめさまたちも混血の美女と決まっただけで、ヨーロッパの絵本からは想像もつかないようなドレスを着てあらわれる。また旧世界の妖精に当たるのは「よい神様」や「聖母マリア」であり、「青ひげ」や大男は、呪術師や悪魔に変形している。しかも、悪魔と言っても（口をあけて喉の奥に火が燃えているような場合は別だが）、そこいらを歩いている労働者と外見は変わらず、上半身が裸で、帆布製のズボンに、ハンカチと小道具をぶらさげた、ごく普通の格好をしているから、悪魔かどうかの判別は容易でな

い。悪魔の目印であるはずの赤毛や赤い目や角は、葉を編んでつくった巨大な帽子シヤポ・バクエーに隠れて、よく見えない。

一方、よい神様は、善良で親切なベケの老人アピクシオンぼい格好をしている。その住まいは、ペレ山頂の雲の中にあつて、空を見ていれば、その神様が飼っている羊や、栽培しているキヤベツ芋が空に映ることがある。また、人に憑いた魔性の力を解いてやる存在として、ミシエ・ラベ教区の司祭が登場し、お茶目な女の子の首のまわりに肩掛けをかけて、助けてやるのは彼と決まっている……

ハチドリの話

むかしむかし……

……だったら三倍すてきな話をお願い。

むかしむかし。そのころは悪魔といつても、そこらの人間と少しも変わらなかった。よい神様(3)が、道普請を計画した。太鼓がなくちゃ働けない、とみんなは言った。この世に太鼓は、ハチドリの持つ太鼓ひとつしかなかった。

神様は馬を呼んで、言った。

「馬よ。わたしの子ども。ハチドリのところまで行ってきておくれ。太鼓を貸すように頼んでおくれ。もしいやだと言うなら、やつつけてしまえ。」

馬は出ていった。プラカタ、プラカタ、プラカタ。やっとハチドリのところに着いた。

「こんにちは、ハチドリさん。」

「こんにちは、馬さん。」

「神様がきみに、太鼓を貸してもらいたいと言っている。」

ハチドリは、とんでもないという顔をしながら答えた。

「神様とやらに、伝えてほしい。永久には言わないが、おれの頭が石——あの庭に転がっているあの石だ！——あの下敷きになるまで、勝手なまねはさせないからね。」

馬は、首を帆柱のようにそびえ立たせた。このままでは危ないなど考えたハチドリは、知恵をまわして、子分のヒキガエルを呼び寄せた。

「太鼓をたたいてみないか。どうだい？」

ヒキガエルは、さっそく太鼓によじ登った。たたくと、よい音がした。クリップ、クリップ、クリップ、クリム、クリム。そして歌が始まった。

イングイ、イングア、ゴンブレ、ゾンビ。

バンブレ、ボワ、バンブレ、ゾンビ。

イングイ、イングア、バンシブアン。

タンブ、イングイ、タンブ、イングア。
貸したら返せ、おれのタンブ⁽⁴⁾。

熱くなってきた。どんどん熱くなってきた。馬の目に稲妻が走った。足元にも稲妻が走った。ハチドリは体から何本か羽毛が抜けた。しかし、みんなも知っている通り、ハチドリは勇敢な鳥だ。馬の頭上をぐるぐる回って、目をぐさりぐさりと刺した。馬は目がどこを向いているのかわからなくなってしまった。三つ眼のアリキオ⁽⁵⁾みたいだ。

馬はすっかりへつぱり腰になって、豚みたいに足を外にむけて、一目散^{いちもくさん}に逃げていった。聞こえるだろう、その音が。目が見えずに往生したが、やっところさ神様のところに帰りついた。そしてされたことをあらいざらい話した。

神様は怒った。腹わたが煮えくりかえった。神様は雄牛を呼んだ。

「牛よ。わたしの子ども。おまえには角がある。あの悪党をしまつしてきておくれ。ハチドリのやつだ。馬がこんなめにあわされて帰ってきた。やつつけてきておくれ。」

牛は、得意げな博士のような顔をして出ていった。ハチドリをやっつけるくらい朝飯前^{あさめしまえ}だと自信いっぱいだった。

「こんにちは、ハチドリさん。」

「なんです、牛さん。」

「神様が景気づけの太鼓⁽⁶⁾を貸してもらいたがっているんだが。」

ハチドリは、返事もしないで、いきなりとびかかってきた。攻めをかわしている余裕もなく、牛はふたつ目玉をしまいわすれた。

戦いのあいだ、ヒキガエルは全力で太鼓をたたきつづけた。だからハチドリは気合いも十分だった。

イングイ、イングア、ゴンブレ、ゾンビ。

バンブレ、ボワ、バンブレ、ゾンビ。

イングイ、イングア、バンシブアン。

タンブ、イングイ、タンブ、イングア。

貸したら返せ、おれのタンブ⁽⁴⁾。

こんどの戦いは一突きで決まった。かわいそうに、牛もやつぱり逃げ出した。息を切らし、て駆けて駆けて、やっと神様のところへたどりついた。

神様は、カンカンに怒っていた。雷のような声を轟かせて、こんどはヨロイウオを呼び、さっそくハチドリをやっつけに送り出した。ヨロイウオには、十分な喧嘩^{こころえ}の心得があった。同じころ、ハチドリの方はもうくたくただった。牛の角にひつかかって羽根は抜けるし、

翼のつけねは傷ついていた。そこへ、もうヨロイウオがやってくるのが見えた。ハチドリは、ぞうつとした。でも、そんなことはおくびにも出さない。ジュリアス・シーザーみたいに勇敢な鳥だった。ハチドリは針だらけの魚に向かって、澄まし顔で言った。

「ごんにちは、ヨロイウオ。」

心のなかには闘志が燃えたぎっていた。勝負を始める前に、ハチドリはヒキガエルに向かって言った。

「カエル。わたしの子ども。力いっぱいたたいておくれ。いいかい。熱くなるまでたたいておくれ。」

ハチドリがあらためて念をおすまでもなかった。ヒキガエルは、一所懸命たたいてたたいてたたいて、とうとう指からは血が流れ出た。

ヨロイウオは、体を丸くして針の球のようになり、目を突かれないように守りをかためながら、ハチドリめがけて突進していった。

ハチドリは全身を刺され、体が蜂の巣になったように感じた。

ハチドリは叫んだ。

「カエルよ、たたけたたけ、熱くなるまでたたけ。」

ヒキガエルの体からは、墨のような汗がふき出した。あんまり気合いを入れて歌いすぎたせいだ。

イングイ、イングア、ゴンブレ、ゾンビ。

バンブレ、ボワ、バンブレ、ゾンビ。

ヨロイウオは、攻撃の手を休めなかった。二回目の攻撃で勝負はついた。

「もうだめだ。」

ハチドリは、息絶えて、落下した。

ヨロイウオは、手際てぎわがいい。近くにあったナイフをつかむと、ハチドリの頭を切り落とし、庭にあった石のところまで運んで、その下に置いた。そして太鼓を分捕ぶんとると、さっさと運び去った。

これを見ていたヒキガエルのおびえた表情といたらなかった。何と言ってあらわしたらいいのかわからない。あんまりあわてて逃げたものだから、太鼓のところに尻尾を置き忘れた。いま、カエルというカエルに尻尾がないのは、むかしこんなことがあったせいだ。

ペラマンルーの話

むかしむかし……

……だったら三倍すてきな話をお願い。